

18 - LES CONQUISTADORES DE L'ÉCONOMIE

Une exubérance irrationnelle
(Allan Greenspan, président de la Réserve
fédérale américaine, 1999)

L'utopie triomphaliste du capitalisme électronique a pris la relève de l'utopie communiste vaincue.

La *nouvelle économie*, ou *économie du savoir*, est basée sur l'information, la production et la circulation des *bits*, comme l'a suggéré Nicolas Negroponte (*L'homme numérique*, 1999), tandis que la vieille économie, manufacturière et industrielle dépendait des *atomes* et des ressources naturelles.

Une économie électronique très nerveuse

L'espace-temps de la nouvelle économie devient un espace virtuel et un temps instantané, pour une cyber-économie ou économie électronique (*e-business*, *e-economy*). La valeur de la monnaie est basée sur l'information immédiate et sur la spéculation rapide. Elle devient donc très nerveuse et volatile, à la vitesse de l'électricité, tandis que les flux des monnaies de la vieille économie, basée sur le travail et les matières premières, et sur des systèmes de communication lents, était beaucoup plus étanches les uns par rapport aux autres, et beaucoup plus inertes. La nouvelle économie est d'autant plus soumise à toutes les incertitudes et fantasmes de l'esprit humain, que la monnaie est désormais plus que l'unité de mesure et d'échange de l'économie électronique: elle en est quasiment la matière première même, soumise aux aléas de la spéculation, des événements, des subjectivités, de l'imaginaire et du *gambling* des acteurs principaux.

Une économie imaginaire : l'iconomie

Jamais l'économie n'a reposé à ce point sur l'imaginaire et l'intersubjectivité, si ce n'est peut-être dans les temps reculés où elle était basée sur les échanges symboliques des populations que nous décrivent les ethnologues.

L'euphorie du marché boursier américain contribue largement aussi à la montée de cette économie imaginaire. Bien que seulement 10% des américains détiennent 88% des titres boursiers en 2000, chaque citoyen se sent plus riche en regardant chaque soir aux nouvelles télévisées les petites flèches verticales des bourses Wall Street et NASDAQ. Et en effet, les statistiques économiques montrent cette corrélation imaginaire. Pour une augmentation boursière de 1\$, les ménages accroissent leur consommation de 10 cents, selon l'un des principaux courtiers américains, *Aubrey G. Langston & Co.*

Le succès des courtiers électroniques en ligne, tels que E-Trade, Yahoo Finance, Microsoft MSN Money Central, Alta Vista Money, Virtual Stock Exchange, etc,

qui permettent à chacun de boursicoter quotidiennement à un coût de commission minimal, ne calmera certainement pas cette spéculation sur des richesses imaginaires.

Des sites de simulation boursière et des bourses fictives sur Internet, sous forme de jeux, complètent le dispositif (*Traders Play.com, Mainxchange Stockgame, Marcopoly, etc.*).

Pour cette *économie électronique* débridée, porteuse de tant d'espoirs et de succès inédits, nous proposons donc un nouveau concept, que les spécialistes devraient analyser sans tarder: *l'économie imaginaire, l'iconomie, ou i-business*, qui prend la relève de l'agriculture et des ressources naturelles. *L'iconomie* cultive le champ de l'imaginaire, à un moment particulier de notre histoire humaine, où triomphe la pensée magique et se conjuguent des représentations irrationnelles du nouveau millénaire, de l'intelligence artificielle sur-humaine, du progrès illimité de la science dans les bio-technologies ou la thérapie génie, de la communication magique Internet, de l'ultra libéralisme et de la mondialisation porteuse, nous dit-on, de progrès et de démocratie universels. Cette convergence de l'imaginaire dans ces domaines clés renforce prodigieusement l'impact de *l'iconomy*. Elle est là, elle fonctionne de façon spectaculaire, elle attire d'énormes capitaux, elle est une source de profits fulgurants et bien réels. Tel est le prodige de l'économie imaginaire, sous la poussée des T.I., qui ont donné aux affaires une telle force de propulsion, qu'elles semblent arracher l'économie mondiale à la force de gravité des cycles économiques et des récessions périodiques. L'économie serait en apesanteur pour quelque 30 années, sur une orbite nous assurant une prospérité économique de longue durée.

L'hyper libéralisme

Cette nouvelle économie a sa religion: le néo-libéralisme, auquel on attribue toutes les vertus. Il exprimerait une sorte de loi de la nature économique: la concurrence, qu'il serait périlleux de contrecarrer par des protections étatiques artificielles, aux effets pervers. Il favoriserait en dernière instance l'emploi, l'enrichissement des classes moyennes, le développement des pays pauvres, la démocratie, la circulation des hommes, des idées et des marchandises, donc la paix mondiale et le progrès planétaire, rien de moins....

On ne peut être opposé au grand principe de la libre circulation des personnes, des biens, des services et des capitaux, à condition de rappeler que la liberté des uns ne peut se fonder sur la suppression des autres. La liberté n'est pas celle du plus fort, mais celle de tous. Dès lors, la liberté demande une gestion démocratique, une régulation, des retenues. L'hyper libéralisme tend naturellement à instaurer la loi de la jungle, c'est-à-dire celle du prédateur et la dure loi de la sélection naturelle. On ne bâtira pas les rapports mondiaux entre les peuples ou entre les citoyens selon la loi du prédateur, car *l'homme est un loup pour l'homme*, même dans le *paradis américain*.

Bien entendu, le néo-libéralisme s'accommode mal de l'importance des États régulateurs. Si la loi naturelle de l'économie vaut mieux que la raison d'État, moins il y aura d'État (dit *État-Providence*, selon la religion précédente de la nécessité d'un État interventionniste et autoritaire), mieux ira le monde, nous dit-on. Sous cette bannière de la liberté économique, les nouveaux maîtres du monde, car - Oh! Surprise! - il y en a, qui ont pris la place des États: ce sont les multinationales, qu'on devrait même appeler des entreprises *trans-nationales*. Elles règnent internationalement sur la société marchande, se font la guerre dans une compétition impitoyable et se partagent les territoires.

Les Conquérants

C'est ce qu'on appelle le déploiement planétaire de l'économie de marché, ou la démocratie libérale de marché, sous le signe de la déréglementation.

Les *conquistadores*, ou *hitmen* (tueurs) de ce nouveau monde marchand ne naviguent plus sur des caravelles de bois. Ils se positionnent en prédateurs sur les réseaux de l'économie de l'information, achètent, vendent, fusionnent, lancent des OPA - *Offres publiques d'achat* - agressives, tentent de forcer la main des gouvernements pour se regrouper en baronnies puissantes, ou pour imposer des monopoles lucratifs et spéculent massivement sur les monnaies des États. Ils haïssent les frontières, les identités nationales ou culturelles, ils pensent en américain et déclarent que la paranoïa est leur seule loi (*Only the paranoid survive*, Andrew Grove, président de *Intel Corporation*, 1996). C'est le grand jeu fébrile. Ils sont devenus *moguls*, magnats, à la tête de grands empires. Et leur fortune se compte en centaines de milliards. L'ONU, dans son rapport de 1999 a établi que *1500 milliards de dollars américains sont échangés chaque jour sur les marchés financiers et boursiers, à un rythme et à des volumes dépassant la capacité de contrôle de n'importe quel pays.*

On a pu estimer à quelques 3 000 milliards de \$ le montant des fusions-acquisitions entre multinationales en 1998. À cette date, les 200 plus importantes compagnies représentaient 26.6% des 28 654 milliards de \$ du P.I.B. mondial.

Dans cette démocratie marchande planétaire, les uns meurent d'indigestion, les autres de famine; le prix d'un ordinateur équivaut à 8 ans de salaire moyen au Bangladesh, et à un mois aux États-Unis.

Dans cette démocratie d'affaires, nous ne sommes plus les citoyens d'un État, mais des consommateurs, les utilisateurs de produits du commerce et des clients d'entreprises. Je ne dis pas que c'est la fin du monde, je ne crois pas qu'il faille pleurer à s'arracher l'âme devant l'*infâme capitalisme*, mais c'est un monde, que nous allons devoir apprendre à contrôler, si nous voulons y trouver notre compte comme sujets libres.

Le grand jeu marchand

Autour des tapis verts de *Wall Street* et du *Nasdaq*, la fébrilité est grande. Comme au jeu, la chance et la déveine sont là; et il est difficile de prévoir à plus de 6 mois, voire d'une semaine, comment le vent va tourner. La vie d'entrepreneur est dangereuse! L'exemple des débuts de la société américaine *Intel* est un exemple à méditer. En 1968, lorsque *Intel* fut fondé par Andy Grove, Robert Noyce et Gordon Moore, l'*Université Grinnell* (Iowa), décida d'y investir \$300 000, qui représentaient 10% du capital de départ. Aujourd'hui, ce 10% - revendu depuis - vaudrait 20 milliards de \$US, représentant une croissance de 300 000% en 30 ans... Chaque jour, *Microsoft* peut gagner ou perdre des milliards de dollars de valeur boursière (63 milliards en mai 1999).

George Soros, financier légendaire, a fait trembler des gouvernements, et a réussi en 1992 à faire plonger la £ britannique et à l'obliger à sortir du système monétaire européen, en empochant lui-même 1 milliard £ de profit. Un spéculateur à l'instinct aussi sûr n'échappe cependant pas aux règles du jeu. En 1999, ce fût à son tour de trembler pour son Fonds d'investissement spéculatif (*hedge fund*), qui a perdu la moitié de sa valeur en un an. Il a dû abandonner 2 milliards à la crise russe de 1998, puis s'est trompé sur l'évolution du cours du yen japonais, a surestimé la progression de l'euro, et vendu trop tôt ses actions dans l'Internet, auxquelles il ne croyait plus... Il est tombé au 58e rang des Fonds d'investissement. Les marchés ont pris leur revanche, comme la fortune qui tourne sur le tapis vert du casino où l'on s'attarde trop après avoir gagné, et son livre *La crise du capitalisme mondial* (1998) reflète davantage, semble-t-il, la crise du *Fonds Soros*, que celle de la planète.

Les petites entreprises

Quant aux petites entreprises, les *start up*, elles tentent de survivre, dans un monde d'affaires impitoyable et dont le rythme de changements s'est considérablement accéléré. Et elles ont le choix entre la disparition rapide, ou la prise de contrôle par d'autres. Elles réussiront alors à convaincre des investisseurs en capital de risque, ou à attirer un prédateur plus gros qu'elles dans la chaîne alimentaire entrepreneuriale, qui à son tour... Au Québec, par exemple, les statistiques révèlent que 36 097 nouvelles petites et moyennes entreprises sont nées, et 35 623 sont mortes en un an, ce qui donne un solde annuel positif de 474 entreprises. L'espérance de vie d'une entreprise aux États-Unis n'est plus en moyenne que de 4 ans. Une entreprise canadienne sur quatre disparaît au bout d'un an, une sur deux au bout de trois ans. Une sur cinq survivra 10 ans. Ceux qui les fondent se lancent souvent dans l'euphorie de l'esprit du temps, ou pour échapper au chômage. Ils ont tous les jours dans les médias l'exemple de la vie des grandes entreprises, qui les stimule, et vont accepter de travailler des 80 heures semaines, sans salaire s'il le faut, d'hypothéquer leurs biens personnels pour satisfaire aux exigences bancaires, quand ils ont besoin de liquidités ou d'investissement. Ils vont risquer leur santé,

leur couple et renoncer aux vacances, sans se poser de questions. Telle est la force du mythe de l'entrepreneur. Vus de l'extérieur, ces jeunes entrepreneurs sont masochistes. Mais en fait ils vivent dans l'exaltation de leur liberté de créateurs d'affaires, pour leur propre compte, et ils jugent leur situation bien supérieure à celle qu'ils auraient comme employé, même avec un salaire assuré et deux fois plus élevé. Ils tentent leur chance dans la grande aventure du capitalisme d'affaire, qui est devenu notre nouvelle religion sociale. Et l'exemple cauchemardesque des pays socialistes en déconfiture, révélé aux yeux de tous depuis la chute du mur de Berlin en 1989, les conforte dans leur croyance.

La réussite américaine

Les États-Unis constituent au seuil du nouveau millénaire un modèle de réussite économique sans pareil depuis longtemps. Huit années de croissance ininterrompue, avec un taux de croissance annuel de 4% à 6%, avec plein emploi - ou presque - (les statistiques officielles annoncent un taux de 4,25% de chômage), une inflation maîtrisée (en dessous de 2%), un excédent du budget fédéral, des sommets à *Wall Street* et au *NASDAQ* ne peuvent manquer d'en faire un modèle, et bientôt une théorie à l'appui du néo-libéralisme. Par dérision envers sans doute les *Trois glorieuses* de l'histoire révolutionnaire française, on clame aujourd'hui la réussite de ces *Huit glorieuses*, et bientôt neuf ou dix, peut-être, pour désigner ces années de prospérité qui se suivent. En attendant la catastrophe annoncée par les pessimistes, et qui pourrait résulter du haut niveau d'endettement des entreprises et des ménages, notamment de ceux qui spéculent à la marge sur la croissance rapide des investissements boursiers, l'économie américaine - le prototype *made in USA* - suscite de nouvelles théories, notamment l'idée d'un allongement des cycles économiques. On se demande aussi comment il est possible que le taux de chômage ait pu descendre en dessous de 6%, sans que l'inflation remonte, comme le voudrait le sacro-saint principe de l'économiste A. W. Philipps (le *non-acceleration inflation rate of unemployment* - *NAIRU*).

Le e-paradise

La nouvelle économie, modèle américain, se base largement sur l'économie de l'information, par opposition à la vieille économie, basée sur la production (*The emerging digital economy*, Département du commerce américain, 1997). Ce qu'on appelle la *net-economy*, ou la cyber-économie, ou la *v-economy* (*v* pour *virtual*) prend un essor fulgurant. Elle excite l'imaginaire des futurophiles. Sous le titre révélateur *e-shock, the Electronic Shopping Revolution*, Michael de Karsilver y voit la réalisation finale du bonheur humain; le *cocooning* s'accomplira totalement, puisque grâce au commerce électronique, l'abondance arrivera sans effort jusque dans votre maison, sur un simple clic d'écran d'ordinateur. Et pour

éviter que vous deveniez des consommateurs solitaires et tristes, enfermés chez vous, les grands maîtres du commerce et du bonheur vont redoubler d'ingéniosité/ingénuité afin de vous attirer dehors, dans des paradis artificiels: les nouveaux centres commerciaux! Inspirés tout à la fois des parcs thématiques de Walt Disney et des centres commerciaux à bas prix - *Disneyworld meets Walmart* -, ces lieux de béatitude accomplissent le mythe: *Soudain, vous aurez ainsi plus de temps pour votre famille et pour vos amis. Ce sera l'occasion de vous détendre, de vous consacrer à vos passe-temps préférés et d'accéder à un loisir de grande qualité... Les visites aux grands centres commerciaux vont donc devenir très populaires. Vous y trouverez la série complète de tous les produits disponibles, offerts par les meilleurs fournisseurs et les meilleurs distributeurs. Vous y trouverez aussi des zones de crèches et d'amusement pour y laisser vos enfants, avec des installations superbes et du personnel hautement qualifié. Un très grand choix de restaurants, d'aires de rencontre et de convivialité vous y attendront, ainsi que des installations de loisir et de sport, des clubs d'exercice et des cinémas... Ce sera 'the total shopping experience', capable d'exciter suffisamment les consommateurs pour qu'ils s'y rendent, malgré les tentations du commerce électronique* (1998). Deux tentations et deux béatitudes concurrentes valent sans doute mieux qu'une seule, pour nous garantir la réalisation du bonheur complet. La preuve de la réalisation: les entreprises Internet valent en moyenne 220 fois leurs bénéfiques (1999). Du jamais vu à la Bourse. Et pour commencer avec un incitatif prometteur, on nous annonce l'imminence des connexions Internet gratuites. Il n'y aura même plus de billetterie à l'entrée du paradis. Le e-paradis...

Une petite histoire drôle et une preuve de plus de l'existence de Dieu? En 1998, l'ancien président américain Goerges Bush se fait payer en actions par la compagnie *Global Crossing* son cachet de conférencier, pour une valeur de US\$ 80 000. Il a eu la foi, il ne les pas revendues et il a été récompensé: un an plus tard, elles valaient 14,4 millions de dollars.

La démocratie marchande

Ce mythe du bonheur, dont Marx nous avait annoncé la réalisation finale après la révolution communiste, en évoquant le grand tas de marchandises, où chacun puiserait selon ses besoins, ce sera donc le commerce électronique et les grands centres commerciaux de la nouvelle économie qui vont l'accomplir, en rapprochant les deux mamelles de la démocratie américaine: l'industrie de la consommation et l'industrie du divertissement, la religion de la consommation et le culte de la distraction.

Admettons cependant que l'utopie marxiste du XIXe siècle n'était pas moins naïve et simpliste que son alternative *e-capitaliste* du presque XXIe siècle. Elle en prend aujourd'hui tout l'espace, vise la conquête du monde, altère toutes les idées et les adapte à son rêve, et tente de fonder sa légitimité sur les vertus

prétendues de la démocratie marchande, là où le marxisme affirmait parler au nom de la justice sociale.

Les chances de réalisation de la démocratie marchande sont égales aux chances de réalisation de la justice sociale...

L'impulsion économique suscitée par les nouvelles technologies d'information..

Le gouvernement américain s'efforce de se donner les moyens légaux de canaliser les richesses de l'empire mondial de la nouvelle économie vers les États-Unis. Le secrétaire d'État américain au Commerce, prenant acte que le commerce électronique double en volume d'affaires tous les ans, n'a pas craint de déclarer: *Le commerce via Internet a connu une progression au-delà de ce que tout le monde escomptait et va devenir le principal facteur de développement de l'économie américaine au XXIe siècle.* ! Atteignant déjà en 1998 les 300 milliards de chiffre d'affaires, sur les 9000 milliards que représente l'économie américaine, l'Internet semble promis à une croissance géométrique. C'est déjà plus, à soi seul, que le PIB de l'Argentine, et presque autant que celui de la Suisse. Internet, après seulement 5 années de commercialisation, a égalisé le chiffre d'affaires de l'industrie américaine de l'automobile (\$350 milliards), qui s'est bâtie en un siècle. On prévoit que d'ici 2006, la moitié des emplois aux États-Unis seront liés aux technologies de l'information. Avant même la fin du siècle les technologies de l'information généraient le tiers de la croissance américaine (dans un pays européen, comme la France, ce chiffre n'était alors que de 15%, selon le ministère de l'économie et des finances). Et la baisse des coûts des équipements électroniques et de communication (ordinateurs, téléphones, fax, etc.) a fait baisser le taux d'inflation de 1 point. Le président de la Banque centrale américaine, Alan Greenspan, a souligné le phénomène: *une période d'innovation technologique qui n'arrive peut-être que tous les 50 ans ou tous les 100 ans!*

Une nouvelle productivité

Un autre paramètre très significatif: cette nouvelle économie est soutenue par une mutation de la nature du travail, qui fait moins appel à la force manuelle et beaucoup plus à l'intelligence et à l'innovation. L'exigence de main d'œuvre qualifiée, si elle crée du chômage dans un premier temps, permet cependant, avec l'automation, d'augmenter sensiblement par la suite la qualité, la quantité et la rapidité de la production. C'est donc la productivité qui soudain décolle avec une augmentation de 2% par an. Les nouvelles technologies sont devenues un puissant moteur de développement économique. Bien sûr, on peut être surpris d'apprendre, tous les jours, qu'ici ou là un investissement de 100 ou 200 millions

va créer 25 nouveaux emplois. C'est le prix à payer, mais le chômage demeure très limité, précisément aux États-Unis.

La cotation des entreprises en Bourse et le suivi quotidien par des milliers d'actionnaires ne manque pas d'influencer aussi les dirigeants de ces entreprises, devenus soucieux d'afficher une rentabilité pour les actionnaires investisseurs, qui assurera leur légitimité et leur avenir professionnel. Cette inscription boursière a réorienté les entreprises, pour le meilleur ou le pire, vers la profitabilité immédiate. D'autres cependant choisissent d'investir sans compter pour prendre la plus large part du marché d'emblée, comme *Amazon.com*, au risque de perdre chroniquement de l'argent les premières années.

Enfin la suppression des barrières douanières dans un vaste espace de libre échange permet évidemment d'augmenter les ventes sur de nouveaux marchés.

Une cyber-zone de commerce électronique, libre de taxes

Le projet américain est celui d'une vaste zone de libre-échange, une cyberzone franche de taxes. Le *rapport Magaziner* approuvé en 1997 par le gouvernement américain est explicite: pour que le commerce électronique puisse de déployer à sa pleine capacité, *les gouvernements doivent adopter une approche de déréglementation, au service des marchés, facilitant l'émergence d'un environnement légal transparent et prévisible au service du commerce mondial. Les responsables doivent respecter la nature unique de ce médium et reconnaître que la concurrence généralisée et un plus large éventail de choix pour les consommateurs sont les paramètres qui définissent l'économie électronique.*

Les nouveaux héros de notre temps

L'esprit des affaires, ou l'idéologie de l'*entrepreneurship* constitue désormais la clé de voûte de l'idéologie dominante de classes moyennes. On est *ému* d'ailleurs d'apprendre que tel *mogul* a des habitudes de vie très simples, ou travaille dans un petit bureau assez ordinaire (ce n'est pas le cas de tous!)... C'est l'esprit d'entreprise, allié à un éloge répétitif de la force de travail, qui dominent notre temps et inspirent, à l'égal de l'esprit scientifique et technologique, notre nouvelle civilisation. Pour mémoire, on notera que la célèbre *civilisation du loisir* des années 1970 est mort-née. Au Japon, ce n'est pas nouveau; depuis longtemps l'entreprise donne le sens de la vie de chacun et absorbe son temps et ses pensées. En Occident, le mythe entrepreneurial trouve ses racines dans l'esprit du capitalisme et dans le protestantisme, comme l'a montré Max Weber. Mais ce qui est nouveau, c'est la célébration de l'épopée entrepreneuriale. Nos héros sont désormais nos *conquistadores* du capitalisme planétaire. Les médias leur consacrent la place qui revenait aux princes et la *science de l'entrepreneurship* connaît des succès de librairie. Nos grands capitaines

déployent des modèles analogiques valorisants. Ainsi Bill Gates, grand Roi-Soleil de l'informatique, analyse l'entreprise selon l'image du *système nerveux*: ...grâce à votre système nerveux d'entreprise, vos affaires progresseront à la vitesse de la pensée - et c'est bien la clé de la réussite au XXI^e siècle (*Le travail à la vitesse de la pensée*, 1999). Un autre, reprenant lui aussi l'analogie biologique, fort à la mode, se considère modestement comme un manipulateur des *codes génétiques* de son entreprise, lui prêtant une *ADN*, dont il connaît les secrets.

Les risques de l'économie imaginaire

Les espoirs investis dans la nouvelle économie sont tels, que beaucoup empruntent pour s'enrichir rapidement à la Bourse. On peut prévoir facilement les conséquences lorsque la bulle boursière se dégonflera: un krach boursier, dont les conséquences seront mondiales, et dont les crises financières de l'Asie, du Brésil ou de Russie, ne sont que les premiers avertissements. La spéculation illimitée sur les monnaies, la spéculation boursière qui anticipe constamment la valeur potentielle des entreprises, même si elles fonctionnent actuellement à perte, comme *Amazon.com*, (ses actions sont passées de \$5 dollars en mai 1997 à \$180 dollars en janvier 1999), la facilité du crédit, l'endettement généralisé des populations constituent un ensemble de facteurs possibles de crise mondiale. Notre propos n'est pas ici de spéculer sur l'éventualité de cette crise possible ou sur un cycle de longue durée de 30 années de prospérité, dans lequel nous serions entrés. Notre propos est de souligner l'investissement dans l'imaginaire, dans une richesse à venir, qui semble être la base des comportements actuels. Les investisseurs croient à la nouvelle économie, comme à un nouvel Eldorado. Les pays pauvres s'y soumettent, même quand cela fait très mal (dans l'immédiat, dit le *FMI* en réduisant à la famine des populations entières du tiers-monde). Nous investissons nos fonds de retraite dans une économie imaginaire, virtuelle. Et l'or est en chute libre. Pourquoi y croyons-nous avec tant de ferveur? Pourquoi croyons-nous que la hausse boursière sera éternelle? Telle est la question.

Des projections faramineuses pour le commerce électronique

Cette fébrilité de l'imaginaire - ou des projections arithmétiques - se retrouve tous les jours dans les médias et les études des experts. *Le commerce électronique est voué à une croissance fulgurante. Sa valeur devrait être proche des US\$ 3000 milliards en 2003, contre 48 milliards en 1998... En 1999, le commerce électronique est déjà utilisé par 30% des foyers aux USA. Le Canada atteindra bientôt ce niveau; en 2000, ce sera au tour des Allemands et des Anglais, puis du Japon en 2002 et de la France en 2003. Toute la planète va suivre. Le commerce électronique est encore dans sa phase d'adolescence* (Terry

Retter, *Services de stratégies technologiques de Pricewaterhouse Coopers*, 1999).

Une fente dans votre téléviseur ?

Suffira-t-il bientôt d'une fente dans votre téléviseur pour y introduire votre carte de crédit et acheter en ligne? Et vos achats vous seront-ils livrés plus vite que la vitesse de la lumière par téléportation?

Pire: ceux qui n'y croient pas semblent condamnés à mourir. *Les distributeurs qui n'auront pas intégré le commerce électronique au sein de leurs activités ne seront plus en affaires en l'an 2003*, annoncent la firme d'experts Arthur Andersen et la *National Association of Wholesaler Distributors, NAW* en 1999.

Il est probable en effet que la *Net-economy* va connaître un grand essor. Nous avons déjà vu par le passé de telles mutations. Elles se concrétisent cependant presque toujours plus lentement qu'annoncé. Et elles ne concernent pas nécessairement toute la planète, ni même toute la société américaine, où la vieille économie produit encore la majorité des emplois - et heureusement pour ceux qui n'ont pas eu le privilège d'étudier l'informatique, ni même de s'alphabétiser. Il ne faudrait pas oublier que l'économie américaine fonctionne à 2 ou 3 vitesses, et les pays du sud surtout à pied ou en bicyclette... Il ne faudrait pas oublier non plus que le vieux monde, pour être plus réel que virtuel, n'en a pas moins des charmes inégalables.

Les nouveaux sauvages

Il faut souligner enfin, que le revers de la médaille de cette *success story* de la nouvelle économie, des nouveaux riches euphoriques, ce sont les *nouveaux sauvages* des villes, comme les appelle Thierry Gaudin, et les intégrismes de pays qui n'y participent pas.

Les *sauvages urbains*, ce sont les bandes de jeunes des banlieues défavorisées ou des centres-villes déshumanisés, qui se font la lutte violemment entre eux et contestent une société dont ils sont pas partie prenante (Thierry Gaudin, *2100 récit du prochain siècle*, 1990).

Et face à cette société marchande aux visées planétaires, aux moyens de diffusion massifs, comment s'étonner que des leaders de cultures différentes, islamiques, traditionalistes, religieuses ou rurales, se sentent menacés dans leur identité, dans leurs croyances, et s'organisent pour y résister. Les intégrismes, religieux, de droite ou de gauche, sont des attitudes réactionnelles directement développées contre la mondialisation de cette idéologie dominante, identifiée bien entendu à l'impérialisme américain. L'oncle Sam devient à leurs yeux le Satan d'une civilisation, qui semble se vouer corps et âme à l'argent.

Les excès de l'économisme comme idéologie dominante

La pensée magique, des deux bords, a ses raisons et ses déraisons. Jamais cependant l'histoire de l'humanité n'a viré à ce point dans une idéologie marchande aussi arrogante et sûre d'elle-même. Jamais l'économisme n'a dominé le monde à ce point. Est le fait d'une perte de sens de l'aventure humaine, qui nous conduit à opter pour les utilités et les valeurs matérielles? Notre image du monde est-elle devenue si prosaïque? Il semble que le sens de notre civilisation, pour beaucoup d'entre nous, se soit réduit à un sens économique, où s'investissent avec fébrilité nos idéaux. Plusieurs pensent en effet que l'économisme sera la voie du progrès et de la démocratie. *L'homo economicus* sera plus libre, croient-ils, que le citoyen.

Il est cependant bien difficile d'adhérer à une logique économique qui implique par exemple que le dollar s'apprécie avec la guerre. Et c'est bien la nouvelle que diffusait l'AFP pendant la guerre du Kosovo: *Le dollar s'est replié par rapport aux principales devises, et surtout l'euro, hier, à New York, après l'annonce d'un cessez-le-feu unilatéral par Belgrade au Kosovo contre les séparatistes albanais... Le billet vert a un peu perdu de sa valeur de monnaie refuge acquise depuis le début des hostilités* (7 avril 99).

Il est difficile aussi de renoncer au rôle des États pour aider les populations qui demeurent en marge de la mondialisation, pour protéger l'environnement, pour la santé, l'éducation, et pour préserver la diversité précieuse des cultures, des langues et des identités.

Il est inacceptable que le rouleau compresseur du libre-échange passe par dessus les diversités culturelles, au nom d'une civilisation marchande planétaire, voire universaliste. Ce qu'on a appelé l'*exception culturelle*, dans les négociations de l'AMI, doit demeurer un droit inaliénable; du simple point de vue anthropologique et philosophique, sans même recourir à des arguments politiques ou commerciaux.

Même un prince de l'argent comme George Soros, qui a fondé sa fortune notamment sur la spéculation monétaire internationale, revient sur ses succès de prédateur et nous invite, dans des analyses fort critiques, à sauvegarder des mécanismes étatiques de régulation des flux et de la volatilité financière (*Le défi de l'argent*, 1996).

Il est nécessaire de rappeler que les fantasmes d'un marché planétaire, d'une culture planétaire, ne sont pas politiquement neutres. Ce sont ceux mêmes du colonialisme, de l'impérialisme du plus fort.

La loi de l'économie naturelle et de ses bienfaits supposés, demeure une référence mythique permanente depuis des siècles. Les riches trouvent toujours que l'économie est bien faite, puisqu'elle les a bien servi, et ils veulent... le même bien pour les autres. Jamais cet imaginaire, cet irrationnel n'a tant dominé le monde. Et on peut facilement prédire que le libre développement de la nouvelle économie et de ses principes expansionnistes, créerait des catastrophes humaines dans le reste du monde. Il serait désastreux d'appliquer le système

culturel et les valeurs américaines aux pays pauvres. Ce schéma est bien connu: on retrouverait tous les effets pervers du capitalisme colonialiste. Alliée à l'idéologie de la mondialisation, l'impérialisme de la nouvelle économie, n'est autre que la nouvelle version du colonialisme du siècle précédent.

Le retour du balancier

Le retour du balancier, après la religion de l'argent, la liberté de l'argent (pour ceux qui l'ont) risque fort, dans la nouvelle civilisation qui naît, de susciter des réactions anti-économistes ou spiritualistes très vives. Je ne les espère pas; je les crains. Mais il faut s'attendre à ce que l'excès entraîne l'excès, et que la ferveur économiste paraisse bientôt trop prosaïque. Il suffira d'une crise financière grave, pour que plusieurs perdent la foi dans la déesse Nouvelle Économie. L'humanisme et les grandes questions spirituelles resurgiront sans doute du prochain crack boursier planétaire.

Ni la mondialisation, ni la nouvelle économie ne sont des mythes irrésistibles et irréversibles. Il est naïf de croire qu'ils véhiculent la libération des peuples. Et les politiques du *FMI* - le *Fonds monétaire international* - qui ont pris valeur de symbole de cette pensée magique - de la nouvelle économie planétaire, ont démontré qu'elles sont les instruments d'une véritable violence économique, faite aux plus faibles, en toute légalité.

On s'apercevra que l'argent obscurcit l'esprit et que le mythe de la nouvelle économie fut la machine de guerre des puissants, la simple loi des plus forts; qu'il n'a aucunement aidé au développement de la démocratie dans le monde, ni au développement des deux tiers de l'humanité qui l'ont subi.

Encore faudra-t-il repenser les rapports économiques autrement, gérer par exemple les ressources mondiales de l'eau - l'or bleu - selon des principes d'équité et de nécessité humaine, plutôt que selon les rapports de force impitoyables de ce qu'on devrait appeler l'économie *sauvage*, et qu'il faudra donc civiliser, ou dompter, pour en préserver la force créatrice, sans qu'elle puisse mettre en péril les hommes, qu'elle doit servir, et non asservir.

Inventer d'autres mythes en faveur des plus démunis ?

Il faudra inventer des mythes pour promouvoir l'équité, la justice, le respect des hommes, l'intérêt général et les vertus de la régulation. Mais est-il vraiment étrange que ces mythes n'existent pas, depuis des millénaires et des millénaires de l'histoire de l'humanité? De fait, il n'existe pas de mythes pour les pauvres et les démunis. Les mythes sont plutôt l'expression du pouvoir et de la force. Aujourd'hui plus qu'hier, les mythes parlent donc en faveur des riches. Ils leur donnent leur légitimité imaginaire, symbolique et politique.

L'argent a-t-il un sens?

Une superbe femme, habillée par les grands couturiers, - vous aurez reconnu bien sûr notre héroïne, *Mythanalyse* - s'approche et questionne avec un sourire séducteur:

- *Myjhanalyse: Tout le monde parle d'argent; tout le monde sait donc ce que c'est que l'argent. Alors soyez aimable de répondre à ma question, sans doute si simple : l'argent, c'est quoi? Quel est le sens l'argent? Quel sens donne-t-il au monde? À la vie ?*

- *L'employé: Aucun, que je sache, répondit-il aussitôt; même si nous ne pouvons plus nous en passer sans risquer de mourir, de mourir de faim, de froid, de maladie, de solitude, de désespoir, etc.*

- *M.: L'argent est la mesure de toute chose, dit-on. Mais que mesure-t-il?*

- *E: La valeur des choses et des gens, sans doute. Il y a des gens qui valent beaucoup d'argent, c'est-à-dire, qui ont beaucoup d'argent. Ce qu'ils valent eux-mêmes, cela dépend. Il y a des gens qui n'ont pas beaucoup d'argent, et que pourtant j'estime beaucoup. Ce n'est pas très clair.*

- *M.: Alors pourquoi l'argent semble-t-il être devenu la valeur suprême de tant de gens et de tant de pays?*

- *E.: Peut-être parce qu'il n'y a plus de sens de la vie très évident, plus de grande utopie, plus de grande religion, plus de grand but collectif. Le prosaïsme de l'argent, c'est peut-être le signe de la mort des dieux. Un anti-mythe, comme il y a de l'anti-matière...*

- *M.: L'argent a pourtant de grands pouvoirs, tous les pouvoirs, presque comme un nouveau dieu des hommes... Les hommes lui vouent un véritable culte. Il a ses temples avec des façades à colonnes dans tous les beaux quartiers et ses chapelles.*

- *E.: C'est vrai, il y a plus de banques que d'églises de nos jours dans les grandes villes. Mais personne n'a jamais su répondre vraiment à votre question, qui paraît si simple, qu'elle en est obscure.*

Ce que je vois, c'est que l'argent est le dictateur des démocraties; et il est moins mauvais que les Pinochet ou les grands inquisiteurs religieux ou fascistes. Il est cependant l'ami arrogant des riches et l'adversaire obstiné des pauvres, qu'il harcèle sans répit.

L'argent, le grand transformateur universel

Les tenants de la nouvelle économie et de la globalisation affirment que l'universalisme de l'argent pourrait en faire une unité de communication planétaire. L'argent, c'est peut-être en effet le langage le plus universel, plus universel que l'anglais. C'est peut-être aussi le degré zéro de l'échange symbolique, une unité de base des échanges humains, comme les bits ou les atomes sont les unités de la matière ou de l'informatique; même si l'argent peut se charger de multiples valeurs symboliques ajoutées. L'argent établit

l'interchangeabilité de tous les gestes, de tous les objets, de toutes les valeurs, même les plus hétérogènes, les plus contradictoires, le sexe comme les grâces divines. Il est comme l'eau, qui fait tout circuler, en l'oxydant. Il est le facteur, le liant ou le transformateur universel. Il est donc la clé de voûte de la nouvelle économie et de la globalisation.

L'argent, degré zéro de la solidarité humaine

Quand se défont les liens communautaires de proximité, les consciences d'appartenance locale, de village, de quartier de région ou de nation, dans des espaces où s'abolissent les frontières et s'effacent les États, au nom de la nouvelle démocratie marchande et planétaire, quand les citoyens ne sont plus que des individus consommateurs, quand la gestion managériale l'emporte sur la politique, quand la mondialisation entraîne l'atomisation des masses humaines, il ne reste plus que l'argent pour lier les individus les uns aux autres. L'argent est donc le degré zéro de la solidarité humaine... Et c'est tout dire sur le vide de sens collectif, et un état de désagrégation sociale avancé, qui suppose, en revanche, que les individus, atomisés, égocentrés, trouvent en eux-mêmes le sens de leur vie. Au meilleur de l'interprétation que nous pourrions en donner, la domination de l'argent pourrait signifier que les hommes auraient atteint un degré d'autonomie et de maturité, qui leur permettraient de n'être plus que des citoyens du monde.

L'argent, unité de langage des citoyens du monde?

Est-ce l'aboutissement de l'idéologie de classe moyenne, telle que nous en avons dessiné les paramètres précédemment? Pourrions-nous bientôt oublier nos racines locales, nous passer du sentiment d'appartenance à une région, à un pays, nous passer quasiment d'identité? L'observation quotidienne des luttes de territoires, des conflits de langue, des batailles de juridiction, des querelles tribales, de l'éclatement des grandes confédérations ne semble pas le confirmer, même si nous assistons aussi à plusieurs regroupements politiques ou économiques. Ce serait un grand saut, en bien peu d'années. Et il est loin d'être démontré que nous pourrions nous passer un jour de tous ces micro- réseaux identitaires, qui constituent les références, les paramètres de notre rapport au monde.

Le Grand Ordinateur Central, le grand frère

La démocratie politique, la vraie, et non pas celle des marchands, ne peut s'accomplir que dans des communautés à échelle humaine, villes, régions ou nations, où le droit de vote puisse s'exercer dans un rapport de proximité. Il suffit d'essayer d'imaginer ce que serait une démocratie mondiale pour prendre

la mesure de cet impératif : ce ne pourrait être qu'une dictature centraliste et bureaucratique. Un gouvernement mondial, ce serait un totalitarisme, une techno-structure digne des cauchemars de la science-fiction, la réalisation du Grand Ordinateur Central, Grand Ordonnateur du contrôle des masses et de l'arbitraire incontrôlable de quelques super-hommes. Il faut l'admettre, même si de nos jours, l'utopie mondialiste promeut des valeurs trans-nationales : il ne peut y avoir de démocratie sans nations et solidarités de proximité.

Une société cybernétique?

L'idéologie de la nouvelle économie est liée à celle de la mondialisation et à l'utopie communicationnelle d'un espace-temps immédiat, quasi uniformisé et transparent, où l'argent et les bits circulent constamment, à très grande vitesse et abondamment, grâce à des réseaux à large bande. D'ailleurs l'argent devient lui-même électronique. Est-ce la réalisation du modèle cybernétique de Norbert Wiener, où la société s'identifie à un système informationnel circulaire, qui s'autorégule automatiquement?

Le modèle de la nouvelle économie y ressemble beaucoup.

Une cyber-démocratie?

Reste à savoir si les autoroutes de l'information demeureront libertaires, en rhizomes a-focaux, vraiment dénués de centres de pouvoir, ou si elles vont ressembler plutôt aux voies romaines, sur lesquelles l'impérialisme romain a poussé ses conquêtes jusqu'aux confins du monde connu. Toutes les voies romaines menaient à Rome. Le réseau Internet se présente comme une toile multipoints, qui enveloppera la terre et refuse l'idéologie centraliste; une toile libertaire – potentiellement. C'est l'accomplissement de la vision cybernétique. Norbert Wiener incluait dans sa théorie le concept de manipulation de l'information, permettant de réguler, c'est-à-dire contrôler. La question est donc de savoir qui manipulera : tous, selon une utopie de démocratie communicationnelle ingénue? Ou les plus puissants? Sera-ce l'empire de la vertu, l'agora athénienne de citoyens égaux, ou l'empire de *La force*? Le *cybermonde* nous est présenté comme un vaste monde branché sur les valeurs du futur : démocratie, croissance économique, progrès technologique et communication immédiate. Mais ce pourrait être aussi le nouveau nom de l'empire des riches. Un empire qui pourrait s'étendre rapidement en profitant du vide laissé par l'effondrement de l'empire communiste, depuis la chute du mur de Berlin. L'utopie ultra libéraliste pourrait être aussi dangereuse que le fut l'utopie marxiste et elle a, elle aussi, de menaçantes visées expansionnistes sur l'ensemble du monde.

Les mythes du cyber-monde

Nous savons quels étaient les mythes marxistes des *démocraties socialistes* (elles aussi prétendaient être des modèles de *démocratie*). Il nous faut maintenant déchiffrer les nouveaux mythes de l'utopie du cybermonde, qui prétend les remplacer. Elle aussi s'annonce pavée de *bonnes intentions*, comme l'utopie communiste, mais elle ne sera pas nécessairement aussi cauchemardesque, bien qu'elle se présente à son tour comme un nouvel *eden*, et que les *vertus* qu'elle nous chante valent bien celles qui inspiraient Marx et Engels. Et à bien y penser, la naïveté de sa pensée magique, dissimulant son totalitarisme technologique et marchand la rend parfois tout aussi inquiétante.